

AU BOUT DU TUNNEL



Louis-Philippe Pirson

AU BOUT DU TUNNEL



Nous étions dix. Enfin, dix était le nombre de têtes que je pouvais compter. Moi y compris. Mais quand je dis dix ça pourrait être onze. Tout dépend si on comptait ce macchabée qui se trouvait là, par terre, au milieu de nous.

Tout le monde se mettait en arc de cercle autour de lui. Dix têtes interloquées à le regarder là, gisant de tout son long. Et, parmi ces dix têtes, le visage d'une femme. Une femme parmi des brutes. On se demandait ce qu'elle foutait là, d'ailleurs. Mais ce qui était sûr c'est qu'elle ne passait pas inaperçu. Jolie. Sexy. Si on lui retirait la crasse qu'elle avait au visage, c'était probablement le genre de nanas que tu pouvais facilement ramener à un bal bien sapé et te la jouer. La présenter à tout le monde. Mais ce premier jour était différent.

On était confiné dans ce wagon. Impossible de savoir ce qu'il se passait. Pas la moindre bribe d'un souvenir. Et quand je regardais le visage des brutes face à moi, j'avais l'impression qu'ils étaient tous aussi perdus que moi. D'apparence, ils étaient un peu comme moi : moustachus pour la plupart. Sapés avec des vestes en jeans, des trous dans leurs vêtements, comme de véritables taulards. Ils avaient des

gros bras ou étaient bedonnants. Des têtes de cogneurs, le visage plein de crasse, de balafres. Ils étaient clairement pas beaux à voir, devaient être « du milieu » comme on pouvait entendre dire. Et puis, ils puaitent. Enfin je sais pas si c'était eux mais il y avait comme une odeur régnante et dégueulasse. Peut- être était-ce le macchabée ?

Je m'agenouillai pour sentir. Mais rien. Il devait être mort il y a pas longtemps, sans doute. Une mare de sang s'étendait sous lui. Une coulée approchait nos pieds. Les dix, moi y compris, reculions d'un pas pour que le sang ne vienne pas souiller nos bottillons. On se regardait hébétés. Ne savions pas quoi faire. Ils étaient tous dans l'incompréhension. C'était manifeste. Que pouvait-on dire ? Que fallait-il dire ?

Les gros bras grelottaient comme moi. Il faisait en plus de tout ça un froid de canard. Mes mains étaient gelées, je les portais à la bouche, soufflais dessus en permanence. Je frappais mes cuisses mais rien n'y faisait. C'était quoi tout ce bordel ? On entendait en écho le bruit de roulement, des bruits métalliques et des portes qui claquaient. Je regardais autour de moi. Le wagon était on ne peut plus insalubre. Pas de

vitres. Ca devait être un de ces wagons qui enfermait du bétail à l'époque. La luminosité était faible. Il y avait deux lanternes aux extrémités du wagon, c'était tout. On se trouvait dans l'obscurité, dans le froid, dans l'incompréhension. Qu'est-ce qui pouvait être pire ?

Le bout de mes doigts et de mes orteils étaient gelés. Si je devais faire appel à ma mémoire pour savoir ce qui m'avait amené ici, j'étais bloqué par ce froid. Ce froid qui m'empêchait de réfléchir, de penser. La fille en face de moi se mettait à pleurer. On se retournait tous vers elle. Après tout c'était une réaction normale, pour une fille. Comment pouvait-elle réagir autrement face à une telle situation ? Vous vous retrouvez là dans un wagon avec un mort au milieu de vous. Les autres ça avait l'air d'être de vrais durs. Tout comme moi, bien qu'hébétés, ils ne bougeaient pas. Mais leurs visages étaient crispés. Et puis les bruits sourds de la locomotive qui réapparaissaient. Si au moins je pouvais dire où on se trouvait. S'il y avait une quelconque indication.

A l'autre bout du wagon, il y avait une porte. Je la regardais. Les autres aussi. Les larmes de la fille se mettaient à sécher peu à peu. Peut- être était-ce l'explication ? J'avais l'impression que c'est en voyant la porte que tous les autres se mettaient à réaliser. Ils se dirigeaient à présent vers la porte en courant. Même les plus durs se mettaient à lancer des cris, des appels à l'aide. Pour qu'on les entende. Quoi de plus normal après tout ?

La femme s'était faite terrasser par les brutes qui lui avaient coupé le passage. Ils tambourinaient à présent sur la porte, certains donnaient des coups d'épaules. Ils tiraient sur le verrou pour essayer de l'ouvrir, sans résultat. Je levais ma tête et rencontrais le regard de la fille.



9

S'agissait-il d'un rêve ? Apparemment pas. En me réveillant, je me trouvais toujours dans le wagon. Bien qu'il faisait très sombre, ma vue s'arrêtait d'abord sur le macchabée en face de moi. Il était toujours là. Il faisait glacial. Comment avais-je pu m'endormir avec ce froid ?

J'entraîpercevais les taulards couchés face à moi : c'était la deuxième vision qui se distinguait juste après celle du macchabée. Je sentis ensuite quelque chose à mon épaule droite, comme une gêne. Quelqu'un qui avait posé sa tête et s'était visiblement endormi. La sensation était étrange : une sorte de froid sec et d'un poids qui me faisaient mal à l'épaule. Je me glissais vers la gauche pour faire vaciller la tête de mon voisin. Lorsque je me levai, je pus voir le corps inerte tombant comme une masse sur le sol.

Je me reculai, poussai un cri d'étonnement. Garder mon calme ! Surtout garder mon calme ! Mort. L'homme était mort de froid. Deux macchabées gisaient à présent dans le wagon. Le sang de l'un avait coagulé, gelé même par endroit. L'autre se trouvait couché contre la paroi, les yeux grands ouverts.

Et moi, je me postais face à ces morts, hébété, muet. Les autres se réveillaient tout doucement, je les entendis se lever derrière moi. Le froid devait les avoir tellement assommés. J'en voyais qui devaient se rattraper en se levant pour ne pas s'écrouler.

Je fis un tour sur moi-même pour voir qui restait de vivants. Nous étions neuf : huit autres têtes de brutes qui se levaient et la jeune femme étaient toujours en vie. Comment ça se fait que l'homme qui se trouvait à mes côtés avait pu mourir et personne d'autre ? Je l'observais. Il avait le visage blanc, les yeux grands ouverts. Il était plus maigre que la plupart des autres gros bras qui se tenaient à présent debout dans le wagon. S'agissait-il du faible de la bande ? Avait-il été malade dans l'intervalle et était-ce le froid qui avait fini par l'achever ?

Nous nous observâmes tous, nous nous éloignâmes ensuite des cadavres pour nous diriger vers la porte. Sans doute s'agissait-il d'un premier réflexe. La porte était encore bloquée. Un des hommes se mit tout à coup à crier dans une langue que je ne connaissais pas. Nous nous regardâmes tous. Sans doute n'étais-je pas le seul à ne pas le comprendre.

D'autres se mirent à parler ; je ne les comprenais pas non plus. J'avais pu entendre quelques mots de russe sans doute, de l'espagnol et des langues qui semblaient venir de l'est mais rien qui ressemblait à du français. Et moi qui en plus étais nul en langue : je ne connaissais que le français. S'ils continuaient à s'exprimer ainsi, ça n'allait certainement pas aider.

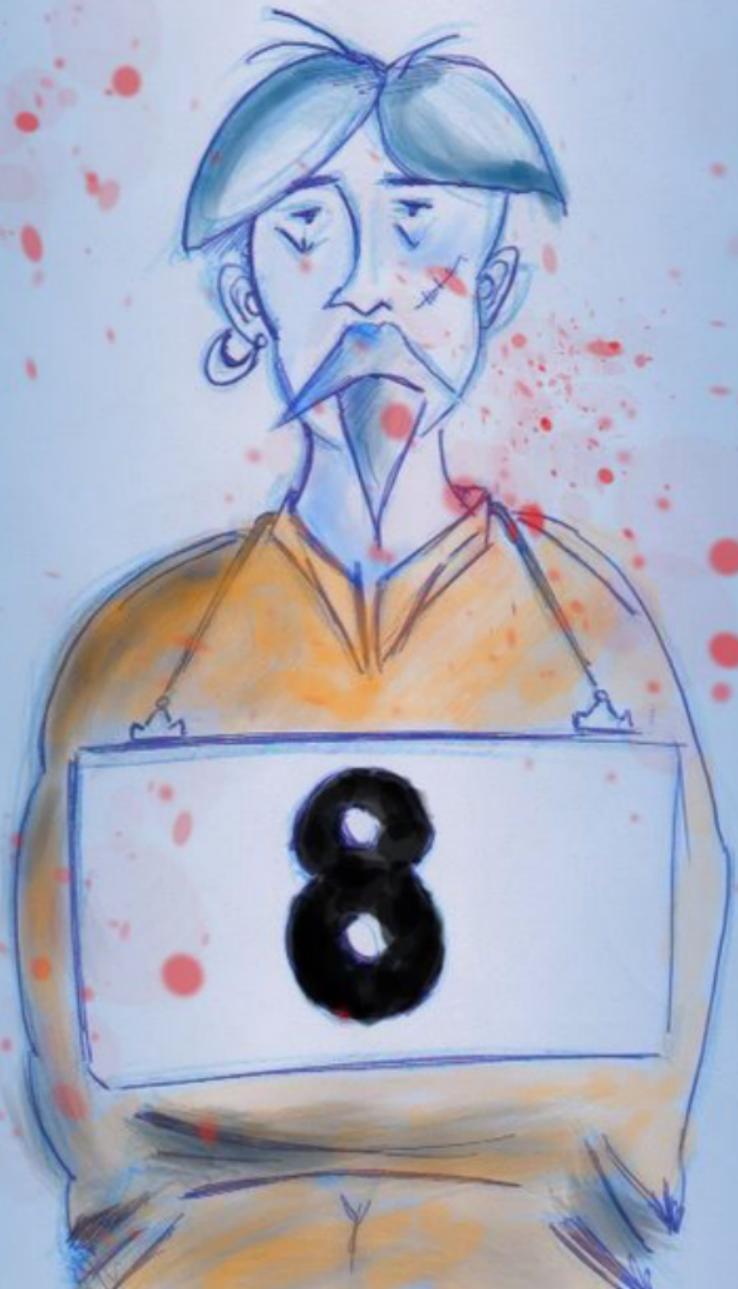
Un homme qui portait un bonnet parlait plus fort que les autres. C'était visiblement la grande gueule du groupe. Enfin c'est ce que je pouvais me dire en l'apercevant. Il avait un accent américain. Mais il parlait dans un anglais incompréhensible. Je ne pigeais pas un seul mot de ce qu'il avait pu dire. Tout ce que je pouvais voir c'est qu'il semblait s'énerver. Avec sa moustache en fer à cheval et ses dents noires, il avait la vrai gueule du caïd. Il en imposait. Il était charismatique. Sans doute était-ce pour ça que les gens l'écoutaient.

L'américain passa devant tout le monde, se dirigea vers la porte d'un air décidé, de celui qui ne se pose en général pas de questions. Il poussa les autres de ses mains, de tous ceux qui

se trouvaient face à lui. Certains ripostèrent en rabattant leurs bras.

L'américain était devant la porte. Il donnait des coups de bottillon dans la serrure. Elle ne bougeait pas. Les autres fronçaient les sourcils, le regardaient. Sans doute n'avaient-ils pas apprécié ses manières. Certains se mettaient face à lui en bombant le torse en montrant des poings.

Les esprits s'échauffaient. Pourtant ce n'était pas le moment. Il fallait qu'on garde la tête froide. Mais personne ne semblait l'entendre de cette façon. La tension sans doute. La pression. C'est ce que je me disais. Mais alors qu'ils allaient en venir aux poings, un bruit résonnait derrière eux. C'était le verrou qui avait cédé. La porte était à présent ouverte.



La porte était à présent grande ouverte ; elle avait coulissé jusqu'à l'extrême. Une tornade de neige s'engouffra dans le wagon et une violente rafale nous repoussa à chaque fois à l'intérieur. En bruit de fond, on pouvait entendre la rame : un bruit régulier et assourdissant qui frappait nos oreilles.

Le train roulait à vive allure. Au dehors, il y avait en face de nous un petit ponton qui menait vers l'autre véhicule : c'était un véhicule voyageur. Si on parvenait à le rejoindre, on pourrait enfin quitter ce wagon bétail. Seulement, il n'y avait pas de sas interne entre les deux rames. Sortir du wagon, sauter sur le ponton et tenter de débloquer la porte de la voiture qui se trouvait en face. Avec la tempête de neige, les poussées du vent et la vitesse du train, autant dire que ça paraissait impossible. Et avec la neige, on n'y voyait rien.

Les rafales de vent nous freinèrent dans notre élan. A supposer que nous puissions atterrir sur le ponton, il fallait encore espérer que l'on sache ouvrir la porte de l'autre véhicule. L'accumulation de neige venait à présent frapper mon visage et mes yeux. Je ne sentais

plus le froid tellement c'était violent, tellement tout se mélangeait.

Il fallait à tout prix rejoindre cette voiture. Ne plus rester dans ce wagon rempli de crasse et dont l'odeur allait devenir de plus en plus pestilentielle : celle des macchabées, du sang et du renfermé. Et puis il y avait ce froid surtout. Comment faire pour sauter? Et quels risques courrions-nous ?

L'américain se porta volontaire. C'est ce que je croyais comprendre en le voyant se tenir face à nous, malgré son anglais incompréhensible. Il désigna le véhicule face à nous.

L'américain recula tout à coup pour prendre son élan et sauta en direction de la voiture. La fille poussa un cri, les autres prisonniers ne bougeaient pas. Lorsque que nous regardâmes en face de nous, l'américain se trouvait déjà sur la voiture d'en face. Comment était-ce possible ? Comment y était-il arrivé ?

La tempête se calmait peu à peu. Le train passait entre des parois rocheuses, dans une sorte de canyon, où le vent ne s'y engouffrait

plus. Voilà sans doute une opportunité pour sauter sur le ponton. Les autres taulards suivaient à présent l'américain. La fille s'élança d'abord. Les taulards l'avaient aidés : ils l'avaient prise par les épaules et l'avaient lancée dans les bras de l'américain. Elle était passée !

Le froid vint à nouveau piquer mes joues le temps d'une nouvelle rafale et j'eus de plus en plus de mal à voir en face de moi. Les rafales s'arrêtèrent ensuite et avaient laissé place à une sorte de brouillard stagnant où des flocons de neige s'y mélaient. Les taulards prirent leur élan pour sauter. Certains se reculèrent dans le wagon jusqu'au cadavre et glissèrent sur les mares de sang coagulé. Ils répétèrent l'opération. Je les observais. Ils passèrent devant moi en enfilade. Tous étaient parvenus à joindre le ponton. C'était mon tour.

Mon cœur se mit à battre la chamade et, sans réfléchir, je m'élançai comme les autres sur le ponton. J'étais passé de justesse ! C'était au tour du dernier à présent. Il était un peu nerveux, remettait sans cesse les plis de son pardessus. Il avait toutes sortes de tics, dodelinait de la tête, faisait secouer ses jambes.

Il souffla en permanence dans ses mains. On l'encourageait tous : tous les huit. Il ne manquait plus que lui. J'avais un mauvais pressentiment.

L'homme, pris dans son élan en pleine course, glissa au niveau de l'ouverture. Une rafale de vent suivit. La tempête l'avait emporté, l'avait fait vaciller. Il se trouvait à présent à califourchon sur l'attelage du véhicule. Il perdit ensuite l'équilibre.

Nous tentâmes de le rattraper en lui tendant une main. En vain : il était passé en dessous du wagon. Une marque de sang éclaboussa nos visages et vint salir nos vêtements. Un de plus y était passé. Nous n'étions plus que huit au total cette fois. Comme dans une chorégraphie, nous nous retournâmes tous en une fois. Pour ne pas voir. Ce fut tout. Nous ne pouvions plus rien pour lui.

L'américain força la porte de la voiture et réussit à l'ouvrir sans trop de mal cette fois.



Je n'osais pas me retourner. L'image de l'homme qui passa en dessous des roues du train était assez choquante comme ça. Et puis maintenant que nous nous trouvions à l'intérieur, il fallait continuer à avancer.

L'attelage qui reliait le wagon-bétail au véhicule voyageur dans lequel nous nous situions était couleur rouge sang. C'était comme si on y avait jeté un pot de peinture rouge-bordeaux du haut d'une colline sur le convoi à pleine vitesse: le mort avait tapissé l'attelage et une partie du wagon. Nous nous trouvâmes dans une sorte de cabine intermédiaire. Maintenant qu'il y avait les vitres, on pouvait voir tout autour de nous. Et puis la neige et la tempête se dissipaienr peu à peu.

Impossible cependant de savoir où nous nous localisions exactement. Je tentais de faire appel à ma mémoire. En vain. Je ne parvenais pas à me remémorer un quelconque indice. Pas une bribe de souvenir. Rien. Je regardais à l'extérieur et pus apercevoir des plaines recouvertes de neige, à perte de vue. A mesure que la lumière du soleil apparaissait et faisait fuir la brume et les nuages, une vision plus nette apparut peu à peu et laissait distinguer les

premières images de l'extérieur. Dans ce désert de neige sans fin, je pouvais apercevoir par alternance quelques sapins.

Où me trouvais-je ? En Sibérie ? Au Canada ? Dans un endroit isolé des pays nordiques ? La cadence ne diminuait pas : le train fonçait toujours à la même allure, au même rythme effréné. On pouvait voir les paysages défiler. Ces zones immenses et vides. Il n'y avait que ce train, au milieu de nulle part.

Peu à peu, la brume et les flocons de neige réapparurent. Le soleil disparut. Nous étions bientôt plongés dans l'obscurité. Alors que nous nous dirigeâmes vers la cabine, la fille poussa un cri.

On constata rapidement le spectacle : les passagers qui se trouvaient dans la cabine étaient tous morts. Ils étaient disposés de manière symétrique sur leurs banquettes, comme si on les avait minutieusement placés. Nous pûmes les compter. Ils étaient dix. Les dix passagers se trouvaient à environ deux mètres l'un de l'autre et étaient séparés par une banquette. Pourquoi étaient-ils disposés de la sorte ? Il étaient isolés sur leur banquette la tête

entre les cuisses. Morts de froid sans doute. J'entendis un bruit tout à coup derrière moi. Un des hommes regardait un des passagers. Il devint tout à coup comme fou. Il se mit à sangloter, à crier.

Je ne comprenais rien à ce qu'il disait, mais le voyant fixer la personne assise sur la banquette en cris et en pleurs, ça ne pouvait être que ça. On l'entendit respirer difficilement. Un des hommes s'approcha de lui pour temporiser et le calmer, sans succès. Il se trouvait à présent recroqueillé sur lui-même, respirait de plus en plus difficilement, haletait.

Il mit sa main sur son cœur, fit des signes au secouriste, lui montra sa poche de pantalon. Je compris qu'il avait des problèmes cardiaques et qu'il indiquait la poche où se trouvaient les médicaments. Le secouriste fouilla dans la poche de son pantalon car le convulsé, pris par l'attaque, ne semblait pas pouvoir le faire de lui-même. Il sortit des pilules : sûrement ses médicaments. Il les inséra dans la bouche du convulsé qui haletait de plus en plus, se figeait d'avantage. Le secouriste qui n'en était pas un n'avait certainement pas donné la bonne dose ou le convulsé avait été terrassé d'une attaque.

Quoiqu'il en fut, il s'affala dans les bras du secouriste en poussant un dernier râle : il était mort. Un de plus. Et en si peu de temps.

Impossible de trouver les mots, ni de savoir comment réagir face à ce nouveau décès inopiné. Un des taulards qui avait fouillé un des passagers fit une drôle de trouvaille.

Il lança une annonce dans une langue que je ne comprenais pas et tendit un article de journal. Nous nous approchâmes de lui. Je vis l'article, il était écrit : « Escape from Juneau ».



Nous n'étions plus que sept dans le véhicule. Une forte tension se fit ressentir. face à l'incompréhension, la fatigue et le froid.

La luminosité baissa. La peur s'empara de nous au sein du wagon. L'américain s'emporta. Nerveux, il donnait des coups de pieds sur la banquette. A quoi pouvait-on encore s'attendre ?

Je repensais à l'article. Juneau. Ca me disait quelque chose. C'était une ville je pense. Oui. C'est ça ! Une ville en Alaska. Si c'était ce que voulait dire l'article, il parlait d'une fuite de Juneau. Dans quel but ? Pouvait-on rattacher cet article à notre fuite ? Devait-on fermer les yeux face à la nouvelle tragédie qui venait de se produire derrière nous ? Lorsque je portai mon regard sur le dernier mort, son visage me paraissait plus effrayant que jamais. Il avait les yeux grands ouverts, était crispé. C'est comme s'il avait vu le diable.

L'homme qui avait tenté de le secourir fermait ses yeux en appuyant délicatement sur ses paupières. Il le passait ensuite sous la banquette afin de le laisser reposer là en paix, en-dessous d'un autre passager mort,

recroquevillé. Un crissement détonna tout à coup : la voiture pencha légèrement. Elle prit de la vitesse.

En regardant par la vitre, le train s'approcha de rochers. Les crissements se mélangèrent aux grincements.

Une fenêtre s'ouvrit sous le coup de la tempête. Une rafale de neige entra dans l'habitacle. Ce froid. Et, en permanence, ce bruit. Ca me rendait fou. Mais je n'étais pas le seul. J'observais la fille qui portait les mains à ses oreilles.

Elle poussa des cris à peine audibles sous les crissements réguliers. Des blocs de neige tombèrent ensuite de la paroi rocheuse pour venir s'écraser contre les vitres. On entendit des bruits étouffés comme si une ventouse vint heurter le vitrail par répétition. Il fallait avancer !

L'américain fit coulisser la porte devant nous. Il avait des difficultés à l'ouvrir, appliquait ses deux mains et poussait de toute la force de ses bras. La porte s'ouvrit non sans difficultés. Sans doute que l'ouverture avait partiellement

gelé d'où la nécessité pour l'américain de forcer l'ouverture. Le wagon dans lequel nous entrâmes à présent était un wagon-restaurant, muni d'un bar. Il était entièrement vide.

A peine avions nous passé la porte qu'elle se referma directement derrière nous. Nous étions quatre. Et les autres ? Que faisaient-ils ? Ils étaient restés à l'arrière dans la voiture passagers ?

Le train se stabilisait tout doucement mais nous entendions toujours les bruits de crissement derrière nous. L'américain se dirigeait vers le bar lorsqu'on entendit tout à coup des cris de détresse. Ca venait de la voiture précédente. Que se passait-il encore ? Les cris de détresse continuaient, des bruits de choc, un râle. Nous courûmes vers la voiture et nous nous rendîmes tout au bout. Le dernier cri provenait de derrière la cloison. Lorsque nous passâmes la cloisons, nous vîmes un des hommes taper sur un autre avec une clé à molette. Était-il devenu fou ?

Nous le prîmes par les bras, tentâmes de le calmer, de le raisonner. Impossible, il continuait à le frapper sans cesse, sans relâche,

de plus en plus fort. Nous l'empoignâmes et le plaquâmes contre le mur. L'autre homme était salement amoché. Il respirait encore un peu, mais ses expirations étaient de plus en plus irrégulières. Saccadées. Rapides d'abord puis plus lentes. Je pris son pouls, il ne battait presque plus. L'homme, complètement défiguré, s'étendit ensuite sur le sol. Il ne respirait plus. Ne bougeait plus. Il avait succombé sous les coups de clés à molette. Nous prîmes l'autre par le cou, l'américain l'empoigna, le frappa. Qu'est-ce qui avait pu justifier son geste ? Impossible pour moi de le savoir, de le comprendre : il ne parlait pas français. L'assassin était indomptable. Sur la demande de l'américain, la fille alla chercher de la corde. Par chance, il y en avait dans le wagon-bétail.

Une fois immobilisé, nous l'attachâmes sur le banquette. Il fallait empêcher ce fou de nuire à nouveau. Nous lui passâmes la corde sur les poignets et le bloquâmes au pied du siège. L'autre ne réagissait plus. Nous étions bel et bien plus que six.



Nous étions tous épuisés, dépassés par les événements. Le jour se levait. Dire qu'on avait tous dormi là, affalés par terre. Le ligoté était attaché à la banquette, accroupi, la tête plongée vers le sol. L'américain faisait les cent pas dans le wagon. Il s'accroupissait ensuite face au ligoté, le prenait par le col, le fixait dans les yeux.

Il prit sa tête entre les mains et la secoua. L'air de dire : « qu'as-tu fait ? ». De mon côté, je ne réagissais plus. La fille avait un regard vide. Elle tournait ses beaux yeux vers moi. Je croyais l'entendre parler, j'avais l'impression qu'elle parlait le français comme moi. Hormis des cris et des pleurs elle ne s'était, jusqu'à présent, pas encore véritablement exprimée.

Son visage était magnifique. Le froid faisait ressortir sa beauté. Ses traits et son teint blanc luisaient dans le ce froid. Ses lèvres étaient glacées, rouges. Ses yeux bleus étaient clairs. C'était comme si la détresse s'était accaparée de son âme et la rendait plus douce, plus fragile et plus attrayante encore. On avait envie de la soutenir, de l'aider. Dans l'abandon que nous croyions vivre, seuls les chants de la beauté se firent entendre.

A ces moments où je la contemplais, je n'entendis plus les bruits du train, je n'avais plus froid. L'odeur du sang ne m'affecta plus. J'étais comme bercé par un sentiment doux. Très agréable. Il fallut un geste de l'américain pour me faire sortir de ce moment de rêverie.

Tout à coup, l'américain s'énerva, donna des gifles à l'homme ligoté. Nous dûmes le retenir car il devenait à son tour fou et agressif. Un vrai danger. Nous tirâmes l'américain par les bras. Il s'emporta. Nous eûmes l'impression qu'il allait nous frapper avec son air menaçant. Alors, peu à peu, il finit doucement par se relâcher. Il se recula ensuite et s'adossa sur la banquette à l'autre extrémité. Et puis, il souffla, visiblement épuisé.

Au même moment, la jeune fille s'approcha de l'homme ligoté contre la banquette. Elle le regarda, lui parla dans une langue que je ne connaissais pas. Ils se mirent à discuter. Ils semblaient se comprendre. L'homme ligoté soufflait par moment, il reprenait sa respiration et parlait de manière saccadée. La jeune femme continua avec calme.

Elle se retournait ensuite vers moi, me traduisit leurs échanges. Je pus comprendre des discussions que l'homme s'érigéait en sauveur : il venait de tuer celui qui avait planifié un meurtre généralisé à l'ensemble des survivants. Pouvait-on croire le ligoté ? Après plusieurs hésitations nous décidâmes de le laisser là toute la journée.

A force de rester statique, on l'entendit greloter de froid. Et puis la nuit se mit à tomber. Il ne fallait pas qu'il clamse comme le précédent dans le wagon. On le surveillerait chacun à tour de rôle. Même si ça n'avait pas l'air de plaire à l'américain, il semblait coopérer. Et moi je pensais à une formule de bon sens : assurer la survie de tout le monde. La fille communiquait aux autres dans chacune de leur langues. Qui était-elle pour savoir tout ça ?

Son français était sans accent et elle semblait avoir la même aisance dans les autres langues. Après de longues discussions, le brouillard laissa place à la pénombre. Le train poursuivit sa traversée dans le désert de neige. Nous étions tous accroupis par terre. Plus personne ne parlait. Alors que le train roulait dans le calme de la nuit, je ne pus m'empêcher

de penser, d'élaborer des hypothèses, des scénarios. Qu'avait-il pu se passer dans ce train ?

Mes paupières se firent lourdes. Elles se baissèrent comme des volets tombants et puis je fus plongé dans le noir. Quelques instant après, je fus pris d'un sursaut. Le froid. Et les ronflements du ligoté. Les bruits du train qui résonnaient dans la nuit. L'américain n'était plus là. Où avait-il pu passer ? Que mijotait-il ? Je me levai, allai voir à l'autre bout de la voiture. Il n'était pas là. Je n'avais pas la force de me déplacer plus et me rendormis.

Le lendemain je fus réveillé par le bruit d'un éclat tonitruant. Une vitre avait explosé du côté de l'homme ligoté. Mon regard se dirigea dans sa direction : une barre de fer était passée au travers de la vitre et lui avait transpercé le corps.



Les images de l'homme transpercé étaient sans doutes les plus atroces ou celles qui demeurèrent les plus longtemps à l'esprit. Tout ça n'avait pas de sens. Quand est-ce que j'allais me réveiller ?

A voir les visages des autres, ils devaient se dire la même chose que moi. Je n'avais plus les mots, plus la force. La fille était pâle, tétanisée. Même l'américain ne bougeait plus. Le sang du ligoté avait giclé au visage du taulard à sa gauche. C'était le plus discret de tous, je ne l'avais pas réellement repéré depuis le début. Il avait des lunettes, des longues moustaches qui se superposaient sur une fine barbichette. Un style de prof. Ou d'un philosophe du siècle passé. Enfin, un de ces hommes qui semblait s'être égaré pour arriver dans une prison. Cependant, avec les marques de sang sur son visage, il pouvait faire penser à un médecin fou qui avait manqué une expérience sur un de ses patient. Un modèle à la Mengele qui s'était fait pousser la barbe.

L'américain s'emporta à nouveau. Il avait décidément des réactions imprévisibles. Tout le monde sursauta. Avec la tension qui régnait dans la pièce, cette perte de sang-froid était plus

que déstabilisante. L'américain s'en alla ensuite vers l'autre bout de la voiture. Je le suivis. Il retourna dans le wagon-bar. Je le vis se servir d'alcool. Il prit des verres de vodka. Plusieurs verres d'affilée. Le philosophe était à côté de moi. Il alla s'asseoir à côté de l'américain et se servit à son tour plusieurs *shots* d'une liqueur à moitié ouverte. La fille vint également accompagnée du dernier taulard.

Plus personne ne parlait. Nous nous trouvions affalés à ce bar au beau milieu des cadavres de bouteilles. Le sol était marqué d'auréoles, des traces d'alcool. Elles collaient sous nos pas. Lorsque le philosophe fouilla le comptoir du bar à la recherche d'autres bouteilles, il tomba sur une radio. Tout le monde le regarda tout à coup.

Il alluma la radio. Elle fonctionnait. La radio émit d'abord des grésillements. Le philosophe chercha alors d'autres ondes plus fonctionnelles. Peut-être que cette découverte allait nous donner des nouvelles du monde extérieur ? Mais la radio faisait toujours un drôle de bruit. Sans doute que la tempête ne devait rien améliorer à la situation. Il y eut des sons ensuite. Silence général.

Tout le monde se rapprocha de la radio. Le philosophe augmenta le volume à son maximum. Il bougea lentement le bouton de fréquence à la recherche d'une onde plus audible. Il y eut ensuite des voix. Nous nous approchâmes tous de la radio. Les voix étaient dans une langue étrangère ; une langue que je ne connaissais pas. Ca ne semblait pas être de l'anglais à première vue. Pourtant l'américain fit signe aux autres de se taire. Il répéta ce qu'il entendit en anglais, je ne comprenais pas très bien. La fille et le philosophe buvaient ses paroles. Ils avaient des airs surpris, étonnés. J'aurais aimé comprendre. Est-ce que les informations allaient m'aider à ce que je puisse recouvrir la mémoire ?

Une fois que l'américain en avait fini et que la radio arrêta les crépitements, il fixa le philosophe d'un air interrogateur. Ce dernier avait l'air tétranisé. Il semblait qu'il avait pu comprendre ce qui avait été dit et parla dans une langue étrangère à la fille. Elle écouta attentivement et hocha de la tête.

Impatient, je demandai ce qu'il se passait. La fille se retourna vers moi et m'expliqua en français que la radio parlait d'un

train qui s'était échappé de Juneau et qui traversait l'Alaska. Le philosophe lui avait expliqué qu'il était chimiste de formation et qu'il avait compris que l'on avait donné des pilules aux passagers du train. Cette solution pouvait donner des effets secondaires à ceux qui en prenaient. De quoi parlait-elle ? Elle traduisit ce qu'elle venait me dire dans la langues des autres taulards. Elle se retourna ensuite vers le philosophe et lui posa d'autres questions. Le visage des autres taulards étaient à présents scotchés sur la fille et le philosophe. Tout le monde attendait visiblement la suite des explications. Qu'est-ce que tout ceci signifiait ?

Le philosophe continua durant quelques minutes puis s'arrêta soudain, prit un verre d'une bouteille qui ressemblait à du bourbon cette fois. Il ingurgita le verre en une seule fois et tomba subitement en arrière. Étalé sur le sol, ses yeux étaient vitreux. Il était mort.



Que s'était-il encore passé ? Je me dirigeai vers la bouteille pour sentir. Une odeur d'alcool fort : probablement une des plus fortes que j'avais pu renifler jusqu'à présent. Le mauvais alcool avait comme des relents d'esprit de sel ou de white spirit, je ne sais pas trop. J'avais presque les yeux qui pleuraient en reniflant cette satanée bouteille. Dire que le philosophe l'avait ingurgité cul sec. Mais il était mort à présent.

Nous contemplions le philosophe gisant par terre. Nous n'étions plus que quatre. Six morts que nous avions vu trépasser en si peu de temps. Sept avec le premier qui se trouvait au beau milieu du wagon bétail et dont nous ignorions toujours les causes de sa mort. Le taulard qui se trouvait à côté de l'américain regardait le cadavre du professeur ou du philosophe complètement téтанisé. Son regard se dirigea en direction de son verre. Il avait aussi pris cette sorte de bourbon.

Tout à coup, il devint fou, fit des va-et-vient dans le wagon. Il courut la main sur les yeux, criait en répétant « mes yeux » et tournait en rond. Sans doute que cet alcool qu'il avait également bu était si fort, si puissant que ça

l'avait pratiquement rendu aveugle. Pour moi c'était plus qu'une supposition : j'avais déjà entendu ce genre de choses.

Le voir face à moi dans cet état était effrayant. Le taulard courut vers la sortie du wagon. Impossible de le rattraper. Il se cogna contre la porte, donnait des coups de pieds. Que faisait-il ?

L'américain, la fille et moi courûmes après lui. Je tentai de le stopper en le bloquant avec ses bras. L'homme s'échappa. L'américain prit le relais. Mais la force et la détermination de cet homme intrépide, en souffrance, prit sans cesse le dessus. Il se débattit dans tous les sens pour atteindre la sortie. Nous poussâmes désespérément des cris pour qu'il se calme, sans effet. Il tapa des pieds sur la porte. Elle s'ouvrit. Une rafale de vent froid et de la neige pénétrèrent dans le wagon. Il y avait aussi à la sortie du wagon-bétail une sorte de ponton qui rejoignait un autre véhicule voyageur. Mais ce ponton-là ne comportait pas de barrières.

On entendit le bruit sourd du train en mouvement, le grondement inlassable des roues sur les rails qui se faisait plus intense à

mesure que nous approchâmes de la locomotive. Nous criâmes derrière l'aveugle pour qu'il n'avance pas davantage. En face de lui gisait le néant, le vide. Il allait se tuer. Comment lui dire ? Aussi aveugle que sourd, il faisait mine de ne rien vouloir entendre. Il s'avança et tomba.

Nous détournâmes la tête. On entendit son corps passer sous les roues. Encore un de plus. Le train ne s'arrêtait pas, ne déviait pas pour autant. Nous restâmes figés. Dire que nous aurions pu le sauver. C'est ce que je me disais. C'est ce que j'entendais dire de la fille en français, complètement abasourdie.

L'américain quant à lui lançait des « what the hell ». L'atmosphère macabre déteignit sur nos visages. Nous nous regardâmes tous les trois. Qu'allions-nous faire à présent ? Qu'allions-nous devenir ? Allions-nous tous y passer ? Ca me semblait presque inévitable. Car la folie de ce funeste destin paraissait nous mener tout droit vers l'enfer, vers l'abîme.

Toutes ces cadavres successifs, ces décès fortuits, improbables : tout ça n'avait pas de sens. Où nous menait cette fuite en train ? Quel

était le but de ce trajet ? Ce trajet qui nous menait tout droit vers les ténèbres. Dans ce froid presque intenable. Qui étaient ces dix taulards ? Et ces morts dans les véhicules voyageurs ? J'avais beau essayer, il m'était impossible de faire appel à ma mémoire.

Nous nous regardâmes dans les yeux, visiblement accablés par cette tragédie, tourmentés par la résolution qui semblait s'imposer à nous. Si la suite mathématique des morts devait se produire, qui serait le prochain ?

L'américain grinçait des dents. La fille ne pleurait plus : elle était aphone tant elle semblait perdue. Le froid, la peur, l'angoisse nous tétonisaient tous. Je contemplai la fille et l'américain l'un à la suite de l'autre. Que faire ? Y avait-il un suspect? Un bruit de lame se fit entendre : l'américain avait sorti un couteau.



« Move ! Come on ! » étaient les mots que l'américain nous vociférait en nous menaçant avec son couteau. Nous le précédâmes en levant les bras. Qu'allait-il nous faire ? Était-il devenu fou lui aussi ? Nous passâmes sur le ponton où était tombé l'aveugle. Il y avait des marques de sang sur les grillages sous nos pieds. Nous prîmes la peine de longer le ponton en nous maintenant à un gros câble qui rejoignait les deux véhicules. C'était étrange qu'il n'y avait pas de sas entre le véhicule-voyageur et le wagon-bar, me dis-je.

Sur les côtés je pus apercevoir une sorte de bâche en forme d'accordéon repliée. Sans doute avait-elle été enlevée pour l'occasion. J'aperçus la locomotive alors que le train effectuait un tournant serré. Elle se trouvait juste devant le long véhicule-voyageur face à nous.

Une tempête de neige nous fit presque vaciller la fille et moi. Mais nous nous maintînmes sur le câble qui reliait les deux véhicule-voyageur au wagon-bar.

L'américain nous suivait de près avec son couteau, toujours aussi menaçant. La fille

essayait d'ouvrir la porte du véhicule-voyageur. La poignée était gelée. Je vins l'aider, tirai de toutes mes forces. La porte s'ouvrit brusquement tel le bruit d'un éclat de glace.

Lorsque nous pénétrâmes dans le véhicule-voyageur, nous vîmes dix personnes positionnées de la même façon que dans le véhicule-voyageur précédent. Dix personnes mortes, la tête recroquevillée sur leurs genoux avec un siège de distance. Qu'est-ce que tout ceci signifiait, bordel de bordel ?

Nous marchâmes ensuite dans le couloir au milieu sans oser véritablement regarder sur les côtés sans jeter un œil à ces hommes et ces femmes changés en statue sur leurs banquettes. Les pas de l'américain derrière nous se turent tout à coup.

Nous pensions qu'il avait disparu mais il surgit alors que nous nous retournâmes vers lui. Il avait un regard sévère. Avec sa moustache en forme de fer à cheval, ses sourcils qu'il fronçait, il n'inspirait pas confiance. Et en une fois, il se mit à éclater de rire. On pouvait voir toutes ses dents : des dents en or et des dents noires. Malgré le rire, sa dentition entièrement exposée

faisait peur. Et puis je ne comprenais pas ce rire soudain. Était-ce un canular ? Une expression de la folie ?

Je me retournai vers la fille qui, à la vue de son visage songeur, ne semblait pas comprendre également. L'américain s'arrêta de rire tout à coup. Il nous regarda à nouveau en fronçant les sourcils. Qu'est-ce que cela pouvait signifier de la part de ce lunatique, de ce fou ?

Il brandit subitement le couteau devant lui et plongea vers nous, tête baissée, la pointe du couteau en avant. J'eus le temps de l'éviter en basculant vers la droite, fis tomber un cadavre de la banquette au sol derrière moi. L'américain trébucha sur les pieds du cadavre. Son arme tomba de sa main et glissa sur le sol, face à lui. J'en profitai pour lui donner un coup de pied dans les côtes alors qu'il se relevait. Nous nous tenions face à face les poings serrés en position défensive comme sur un ring de boxe. La fille se trouvait en retrait par rapport à nous. L'américain envoya une droite que je pus éviter de justesse. Je lui envoyai à mon tour un coup de poing qui s'écrasa sur sa mâchoire. Le sang gicla de sa bouche et tapissa la banquette de traces rouges.

L'américain tomba à côté de son couteau. Il le prit et fonça à nouveau vers moi, la pointe en avant. Dans un dernier réflexe, je parvins à l'éviter. Avec la fatigue sans doute, il le lâcha à nouveau. Il se retourna vers moi, prit ma tête et la cogna contre la banquette.

Il répéta le geste plusieurs fois jusqu'à ce que je sentis le goût du sang dans ma bouche. Je ne vis plus rien hormis le dos de la banquette en métal. Alors que je sentais le coup de grâce arriver, il arrêta subitement. Je me retournais vers l'américain.

Le sang qui coulait sur mon arcade obstrua ma vue. Je pus néanmoins distinguer, quoique difficilement, l'américain allongé au sol sur le ventre, un couteau placé au milieu de ces omoplates. La fille me regardait en versant une larme.

C'était elle qui l'avait poignardé. Elle plongea soudain dans mes bras et se mit à pleurer.



La fille se tenait dans mes bras, nous n'étions plus que deux à présent.

Je contemplai l'horizon. C'est précisément à ce moment qu'il y eut l'explosion. Un bruit détonna d'abord. Nous nous dirigeâmes ensuite vers la vitre. Le décor, le paysage étaient parfaitement visibles cette fois. C'est comme si nous pouvions voir à des kilomètres. L'explosion avait fait jaillir des bouts de rails de toute part derrière un tunnel. Le train semblant se rendre dans cette direction, nous comprenions que nous allions inévitablement vers une impasse.

Le train allait dérailler et nous tuer. Il fallait absolument que nous nous dirigions vers la locomotive. L'arrêter de toute urgence.

En sortant du véhicule-voyageur, nous nous trouvâmes face à un nouveau ponton. La distance était beaucoup plus grande cette fois. Je sautai en premier. La fille sauta ensuite, je parvins à la rattraper de justesse. Nous courûmes vers la salle des machines, tirâmes vers nous le cadavre du conducteur de train qui reposait sur le tableau de bord.

Il nous fallait plus de place. Je pianotai sur le tableau de bord. Comment arrêter ce train à tout prix ? Nous essayâmes par tous les moyens, en utilisant toutes les fonctionnalités possibles.

Le train ne réagissait pas : visiblement aucun bouton ne permettait de l'arrêter. Comment était-ce possible ? Après plusieurs tentatives, je m'effondrai en arrière vers la porte d'entrée. La fille tomba également, elle se blottit dans mes bras. Nous allions donc mourir. Il n'y avait plus d'autres alternatives à présent. Mais avant de mourir, je voulais savoir ce qu'il se passait ici. Qu'est-ce qui nous avait amené dans ce train ? Dans cette folie ? La fille me parla. Elle m'expliqua en français ce qu'elle avait compris du philosophe avant qu'il ne meure : la radio parlait d'une extradition de Juneau suite à un virus qui avait touché l'ensemble de la population. Elle me fit comprendre que les élus avaient envoyé dans un train traversant l'Alaska les derniers survivants : des civils dans les première et deuxième classes et les prisonniers dans le dernier wagon. Ils avaient instaurés une distance de sécurité pour le personnel se trouvant dans les véhicules-voyageurs.

Cette « faveur » ne semblait pas s'être appliquée aux prisonniers. Mais comment se faisait-il que nous ne nous en rappelions plus ? Elle me parla ensuite du médicament, un dérivé de la chloroquine que le gouvernement avait voulu améliorer en ajoutant une molécule. Cette molécule dont elle ne se rappelait plus le nom causait des troubles de mémoire si elle était consommée en grande quantité. Le philosophe qui était chimiste de formation avait émis cette hypothèse. Et pourquoi les morts dans les véhicules-voyageurs ? Victimes du froid sans doute ? Des tempêtes inattendues ? Nous avions finalement eu de la chance dans le wagon-bétail : si nous étions probablement tous contaminés par le virus vu l'absence de distanciation sociale, nous n'étions au moins pas morts de froid.

Toute cette histoire me dépassait. Qu'importe qu'elle soit vraie ou pas, j'avais au moins une explication. Ce qui demeurait une énigme était la destination de ce train. Où allait-il nous emmener ? Je ne m'en souciais plus à présent. La fille se trouvait blottie dans mes bras. Je n'entendais plus le bruit de la locomotive. Le décor s'estompa et ne laissa plus entrevoir que nos deux corps enlacés et qui se dirigeaient vers l'abîme. Une nouvelle explosion

retentit. Nous avions à présent passé le tunnel. La fin était proche. Une lumière apparut face à nous, des projections enflammées inondèrent le ciel tel un feu d'artifice éclairant l'obscurité.

Le train filait à tout allure vers le lieu de l'explosion. En regardant face à nous, derrière le pare-brise de la locomotive, il n'y avait plus que de la fumée qui apparaissait en masse et entourait la locomotive. Elle s'estompa peu à peu et laissa voir des étincelles. C'était les résidus de l'explosion. Lorsque la fumée se dissipa, nous pûmes apercevoir un trou, une béance se trouvant derrière les rails. Il s'agissait de la fin de notre histoire ou peut-être d'un nouveau commencement. Mon regard se tourna vers celui de la femme. Je n'avais jamais vu si grande beauté. C'est lorsque je fixais à nouveau l'horizon, qu'apparut, dans le froid de la nuit et la noirceur des flammes, la présence d'une lumière.

FIN



Au départ nous étions dix,
Ensuite les morts,
Ce froid infernal,
Et ce train qui ne s'arrête pas...
Que me révèlera-t-on encore?
Quand me réveillerai-je?
Mon tour viendra.
Je le sens.